

Pour raconter Cuba au passé et au présent, Rimini Protokoll convoque dans son théâtre documentaire le privé et le public. Une très jolie fresque, parce que subtile

L'utopie cubaine en héritage

NICOLAS JORAY

Théâtre ▶ C'était une histoire de deuils intimes. Il y a deux ans, Stefan Kaegi du collectif Rimini Protokoll invitait le public du Théâtre de Vidy à s'immerger dans des chambres mises en scène par des êtres qui avaient accepté d'esthétiser leur finitude en livrant des témoignages qui leur survivraient. Cette touchante plongée au cœur de l'intimité s'intitulait *Nachlass – Pièces sans personnes*. La semaine passée, le sociologue déguisé en homme de théâtre s'attaquait cette fois à un deuil collectif. Celui de la révolution cubaine. *Granma – Les trombones de la Havane* était présenté dans le cadre du Programme commun des théâtres lausannois. Après la fin de vie, celle d'une époque. Décidément, Stefan Kaegi flirte avec les fantômes et les souvenirs en loques. Et c'est à chaque fois réussi.

Zoom sur l'individuel. Trombones en main ou en bouche, quatre Cubains nés dans les années quatre-vingt ou nonante se succèdent sur scène pour narrer en espagnol (le spectacle est surtitré) l'existence de leurs grands-parents. Daniel est réalisateur, Milagro historienne, Christian informaticien et Diana musicienne. Et leurs ancêtres ont participé à la révolution. Plus ou moins activement. Pour authentifier son propos, le quatuor de témoins exhibe ses preuves: pendant deux heures, les photos des albums de famille de ces «experts du quotidien» – tels que les nomme Stefan Kaegi – ainsi que des témoignages vidéo des aïeux défilent sur trois écrans. «L'histoire est écrite par tous ceux qui la vivent», introduit une protagoniste.

Multiples échelles

A ce récit à huit voix et des dizaines d'images se mêlent des centaines d'archives historiques audiovisuelles. Gros plan sur le collectif et flashback en 1953. *Granma* nous embarque d'abord dans la tentative de renversement du pouvoir menée par Fidel Castro. La suite, c'est l'exil des révolutionnaires, leur retour sur l'île à bord du navire *Granma*, la vic-



Avec ses quatre protagonistes, *Granma* évite à la fois les écueils de l'idéalisme et ceux d'un cynisme désabusé. DOROTHEA TUCHER

toire des socialistes, l'embargo, l'assassinat de Che Guevara, les alliances internationales avec le bloc communiste, les affaires de corruption, la crise économique, la visite d'Obama et le décès de Castro en 2016. Au rythme d'une machine à coudre, les dates défilent. Egrainée, l'histoire cubaine.

Toute la dramaturgie du spectacle est basée sur cette alternance rythmée entre sphère privée et publique. A chaque fait objectif se superpose une anecdote liée à la vie familiale: ici ce grand-père est «fidèle à la patrie, mais pas à sa femme», là un autre accompagne les militaires cubains à l'étranger avec son violon. Assister à la pièce du Soleurois installé à Berlin, c'est comme regarder un reportage sur Arte en bu-

vant un café avec les sujets du documentaire.

Et ces sujets ne sont pas toujours d'accord. C'est la grande force de la proposition artistique qui évite à la fois les écueils de l'idéalisme et ceux du cynisme désabusé. L'un affirme que l'intervention cubaine en Angola a eu lieu pour des raisons économiques. Non! Une autre interprète ce fait historique comme la manifestation d'une solidarité. Dans l'arène de la recherche de vérité, plusieurs voix sont données à entendre.

Un kaléidoscope social

Granma navigue donc avec tact entre l'enchantement et la désillusion. Ce théâtre du réel s'affirme ainsi comme un art de la complexité, au sens où l'entend

le sociologue Edgar Morin: «Nous sommes condamnés à la pensée incertaine, à une pensée criblée de trous, à une pensée qui n'a aucun fondement absolu de certitude. Mais nous sommes capables de penser dans ces conditions dramatiques.» La réflexion prend ici la forme du théâtre, qui était pour les Grecs cet «endroit d'où l'on voit».

On saluera pour finir l'humour parfois grinçant de certaines séquences. Pourquoi le mot socialisme fait-il sourire le public suisse? «Parce que vous aimez projeter vos idéaux abandonnés sur une île tropicale.» Paf! *Granma* enseigne beaucoup et chatouille un peu. Mais c'est de bonne guerre froide. Rideau. De fer? !

Les 3 et 4 avril, Kaserne (Bâle), spectacle en espagnol surtitré.